

Roland Barthes culte

Sophie Létourneau

Numéro 232, mai-juin 2010

Barthes écrivain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63320ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Létourneau, S. (2010). Roland Barthes culte. *Spirale*, (232), 38–39.

Barthes délie ce « *désir de mot* », qu'on pourrait lire comme manifeste d'un style de pensée inédite — de rêverie à même la langue, sans pour autant que l'image refuse à faire sens.

CONCLUSION : DE L'ANIMAL

Revenant, lors de la première séance, sur le changement apporté par Mai 68 dans la relation enseignante, Barthes évoque cette « *erreur* », de n'avoir pas cherché à « *libérer le professeur* ». N'est-ce pas ce qu'il met en œuvre, au cœur du séminaire, en se montrant libéré de tout sur-moi de recherche, et vulnérable jusque dans son rapport au langage ? Il ne faudrait pas faire de cette fragilité le lieu commun de notre lecture des cours et séminaires aujourd'hui ; bien au contraire, elle désigne une difficulté redoutable, inscrite obliquement à l'ouverture de la séance consacrée au retour de Chine : « *impossible de citer ce que je dis* ». C'est pointer la question de l'insertion du cours ou du séminaire, de la parole enseignante, dans l'édifice écrit : quelle place reconnaître à ce discours, « *ni tout à fait*

parole, ni tout à fait écriture » ? Quelle saisie doit en privilégier le lecteur ? Tentant de décrire ce qu'est le séminaire pour lui, Barthes évoque ce « *lieu-temps – en jazz on dirait : un swing — où on lève de temps en temps la tête pour [...] prendre une note détachée de la contingence (= issue d'elle mais ne la copiant pas). En venir à prendre des notes étourdiées, non des enregistrements (ce qui me panique toujours), des envols, des étourderies* ». Et de rappeler l'étymologie de l'adjectif, *étourdi*, désignant la grive saoulée de raisin. Les oiseaux, assurément, sont peu nombreux dans les textes de Barthes — tout comme les animaux. Mais ceux-ci peuplent peut-être plus sûrement ses cours : la séance du 19 janvier 1976 du *Discours amoureux* ne construisait-elle pas une parabole de la juste distance, à partir de la danse réglée des porcs-épics tentant de se rapprocher ? Lire aujourd'hui les notes de Barthes, c'est peut-être, sans jamais l'avoir connu, découvrir la possibilité de « *l'“amitié” (éros du Séminaire)* » comme mode de lecture qui ferait du professeur, de l'auditeur et du lecteur, autant d'« *animaux de séminaire* ». ⊥

Roland Barthes culte

DOSSIER 

PAR SOPHIE LÉTOURNEAU

Au Salon du Livre de Paris, cette année, le stand du journal *Le Monde* avait pour bannière un portrait de Roland Barthes. De ce patronage, on peut tirer deux constats. Le premier : 2009 voit le retour en vogue de Roland Barthes. Une éditrice de mode commenterait le phénomène ainsi : « *On craque pour le raffinement intellectuel façon années 1970 teinté d'une sensibilité mélancolique. On court se procurer une copie des derniers inédits!* » Deuxième constat : Barthes est une figure rétro, icône d'une presse écrite en déshérence. Si chaque époque a son image et ses personnages, Roland Barthes figurerait dans le Saint-Germain-des-Près de Beauvoir et Sartre. Et sur cette image fleurant bon l'ancien Nouveau roman, Nouvelle vague ou Nouvelle critique, peut-être ver-

rait-on Barthes quelque peu ennuyé, seul au Flore et lisant « *un Monde sans événement* ».

La publication d'un nouvel inédit s'accompagne d'un espoir fou : c'est bien lui, c'est bien de lui : Barthes est revenu.

Si *Le Monde* n'a pas repris cet extrait des *Soirées de Paris*, c'est que Roland Barthes situe sa pensée dans un temps qui n'est pas celui du quotidien, un temps difficilement contemporain. Cela est vrai, du moins, *vers la fin*. Pour le

dire rapidement, plus elle avance, plus l'œuvre se fait anachronique — d'où l'échec de sa « chronique » comparée aux premières *Mythologies*. Ainsi, l'actualité de Roland Barthes ne peut être pensée si l'on oublie le contretemps qui lui appartient. Et rien n'est moins « de son temps » que cette case blanche que serait le Roman.

BARTHES EST DE RETOUR

Quand le *Magazine littéraire* consacre un numéro à Roland Barthes, on trouve toujours un article sur le mystère entourant le Roman. C'était le cas ce printemps comme dans les commémorations précédentes. Peu s'en dit, sinon l'échec. Peu s'en dit, mais ce « peu » et ce « dire » sont symptomatiques. Parlant de Barthes aujourd'hui, parlant d'une œuvre close et de son lot d'inédits, parlant d'un temps passé et d'un retour des morts, notre « actualité » est bousculée par

Il y a quelque chose de profondément morbide à vouloir préserver l'héritage. Pourquoi ne voit-on pas apparaître, en plus du maître, un Barthes pop, une image moins figée, décalée? Inactuelle, s'il vous plaît: un Barthes recyclé.

la possibilité de *ce qui a été*. Devant l'œuvre de Barthes, nous éprouvons aujourd'hui le même étonnement qu'il avait devant la photographie : quelque chose comme le « redans » du temps. L'œuvre est fermée et pourtant le passé est *possible* et ouvert à l'avenir. La publication d'un nouvel inédit s'accompagne d'un espoir fou : c'est bien lui, c'est bien de lui : *Barthes est revenu*. Peut-être même reviendra-t-il *encore*. Voilà pourquoi les journalistes aiment à faire miroiter le Roman sans réaliser qu'une telle conception de la joie et du temps fondait non seulement sa « vision » de la photographie, mais aussi son projet. Mais contrairement à la plupart de ces *storytellers*, Barthes voulait croire à la possibilité du Roman.

Du côté de la critique académique, certains voient un roman dans l'œuvre critique écrite. Ce roman moderne, à défaut d'être Nouveau, apparaîtrait dans une fiction de la méthode. D'autres sont d'avis que le roman projeté et discuté en cours (*La préparation du roman*), en conférence ou en colloque, que ce roman à venir *revient* du passé. Ce serait un regard en arrière (qu'on dira d'Orphée) témoignant de *l'antimodernité* d'un « Barthes réactionnaire », balzacien ou proustien.

Mais si l'on considère le fantasme proposé et si l'on relit les essais les plus « narratifs », on s'aperçoit que le Roman est

une construction du temps : un suspens, à la fois mémoire du présent et retour au temps perdu dont il s'agit de montrer la portée. Aussi il n'est pas innocent que Roland Barthes se soit tenu sur le *pas* du Roman. Dans ce circuit des temps, il est facile de se perdre : le roman est tour à tour avorté, larvé, simplement promis ou démodé. Effet de réception, le roman n'est jamais actuel, sinon lorsqu'il est question de publication. On ne se conte pas d'histoires : on se fie sur la matérialité des inédits, on ne s'aventure pas ou si peu, fidèles au texte ou au manuscrit.

LA POLITESSE DES VIVANTS

Il y a quelque chose de profondément morbide à vouloir préserver l'héritage. Pourquoi ne voit-on pas apparaître, en plus du maître, un Barthes *pop*, une image moins figée, décalée? *Inactuelle*, s'il vous plaît : un Barthes *recyclé*. Ses biogra-

phèmes et bons mots dispersés. Un Barthes en lambeaux, fragmenté. Une écologie de sa pensée. C'est sa faute, dirait-on : trop insaisissable pour se l'approprier. Mais on a bien assimilé Derrida. Moi qui n'ai pas connu Barthes rue Servandoni, moi qui n'ai pas assisté à ses séminaires, moi qui n'ai, évidemment, jamais connu sa mère, moi qui n'ai même pas eu accès à son Fonds, je le dirai autrement, donc : pourquoi n'aime-t-on pas Barthes *aujourd'hui*? Pourquoi la cérémonie n'en

finît-elle pas? Quel bonheur trouve-t-on à faire un Sartre de lui?

Pour moi, Roland Barthes est un auteur mort avant que je ne naisse. Il a écrit de nombreux articles et des livres magnifiques : un récit de voyage (*L'empire des signes*), un roman de formation (*Roland Barthes*), une histoire d'amour (*Fragments d'un discours amoureux*) et un roman policier (*La chambre claire*). Il est mort trop jeune. On le voit dans ses livres. C'était peut-être un auteur pour adolescents. Je le dis en compliment. Je l'ai d'ailleurs lu comme une adolescente attardée : passionnément. Je n'ai vu en lui ni maître, ni vieux monsieur. Pour une jeune fille, comprenez, c'était un soulagement. J'avais beaucoup à lui dire. C'était un peu mon frère. Lui-même se voulait fils, et fils de sa mère. Aussi, je refuserai toujours d'en faire un père honoré qu'il me faudrait tuer. Car voilà ce que l'on fait, me dis-je, sous couvert de le respecter. Et voilà, aussi, pourquoi je me méfie de son « actualité » : il sera donc à nouveau démodé? Roland Barthes est mort. Ses livres, bien sûr, nous parlent encore. C'est dire qu'il nous hante. Célébrons donc son inactualité. Rêvons avec lui, fantasmons un roman. Situons-nous dans son temps. Projetons-le *maintenant*. Et cessons de l'écouter pour un peu lui *répondre*, pour un peu lui parler. Car je n'ose imaginer la solitude qui doit être la sienne aujourd'hui... ⊥